place du sujet devant le verbe, la place du verbe par rapport à deux sujets coordonnés.

Quant à mon hypothèse sur la construction de : *Il fait bon demeurer*, je voudrais faire observer à M. de Boer que la tournure verbe impersonnel + adjectif + infinitif, n'est pas la seule en vieux français, comme le prouvent les exemples que j'ai cités, que l'hypothèse de Tobler a été réfutée par M. Kjellman, que j'ai exposé les raisons qui me font rejeter celle de M. Kjellman, enfin que le seul moyen d'expliquer une tournure impersonnelle, c'est de la dériver des constructions que présente le verbe personnel. En résumé, pour ce qui est des conclusions de M. de Boer : je n'ai jamais prétendu que *de* devant l'infinitif est toujours causal ; M. de Boer a mal compris le passage où il a été question de l'émotivité latente de l'infinitif ; — son explication d'un passage de Malherbe n'est pas seulement arbitraire, mais contradictoire ; — sa thèse sur la nécessité d'étudier une construction syntaxique dans l'époque qui s'en sert et aux besoins de laquelle elle répond, sans recourir à des époques antérieures et au latin, est la négation de la continuité d'une forme grammaticale qui, depuis sa naissance, remplit toujours les mêmes fonctions générales ; c'est la négation de l'évolution historique des constructions qu'elle présente, des besoins syntaxiques d'un peuple et d'une race tels qu'ils se perpétuent de siècle en siècle. M. de Boer coupe la tête à la latinité, — et cela dans les meilleures intentions du monde !

Rotterdam. S. ERINGA.

RÉPONSE DE M. DE BOER

Le « livre » de M. Eringa n'est pas de ceux auxquels on revient une seconde fois : je laisse au lecteur le soin de se débrouiller dans les raisonnements qu'on vient de lire, qui n'ont pas ébranlé ma conviction que la nouvelle « méthode » de M. Eringa ne mène à rien du tout, et qui sont parfois d'une *ignorance* qui découragerait la critique la mieux intentionnée. M. Eringa n'a-t-il jamais entendu parler du rôle important que joue la « grammaire », à côté de ce qu'il appelle la pensée et le sentiment ? Ignore-t-il la différence entre « valeurs » et « fonctions », entre « diachronie » et « synchronie », entre l' « expression » d'une pensée et le sens qui se

BDD-A17947 © 1929 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:09:12 UTC)

dégage de la valeur des mots et du contexte, et ne voit-il pas l'*importance pratique* de ces distinctions ? Ignore-t-il l'existence d' « hiatus syntaxiques » et d' « outils grammaticaux vides » ? Ne voit-il pas la différence entre « analyser » et « raisonner » ? Je n'ai pas eu tort d'appeler « déplacé » le dédain avec lequel M. Eringa traite tous ses prédécesseurs ! Quant à moi, je continue à ne pas comprendre comment un infinitif pourrait « transmettre de l'émotivité latente » à quoi que ce soit ! Je ne découvre aucune nuance « locative » ou « directive » *dans l'infinitif* — comme cela a peut-être été le cas il y a quelques dizaines de siècles — et je continue à être d'avis qu'aujourd'hui ces nuances sont toujours ou bien dans une préposition, ou bien dans le mot qui précède, ou bien qu'elles découlent uniquement du contexte, comme le montre si bien la nouvelle série d'exemples que donne M. Eringa pour prouver le contraire. Je crois toujours qu'il faut expliquer le français par le français — ce que M. Eringa appelle « couper la tête à la latinité » — et qu'il importe de ne pas trop confondre toutes les époques. Je crois qu'il ne faut pas attribuer — sans le prouver le moins du monde, et pour cause ! — à l'influence de la Renaissance ce qui existait déjà avant cette époque. Je continue à trouver peu scientifique d'arranger les faits historiques, lorsqu'ils risquent de compromettre une thèse préconçue : ainsi je reste convaincu, avec tout le monde, que la construction : *Il fait bon demeurer* ne s'explique pas par une phrase comme : *Xenophon facit Socratem disputantem*, et j'ai dit pourquoi. Il m'est toujours impossible de découvrir une nuance causale *dans la préposition* de : *Il est temps* DE *partir*, et j'avoue que ce que dit M. Eringa à propos de cette question dans son article est pour moi complètement incompréhensible. Ainsi, on « ne pourrait pas réfuter une opinion sur un mot absolument vide de sens » ? Je me demande ce que cela veut dire ! Darmesteter, Meyer-Lübke, Brunot, et tant d'autres, ont donc émis ici une opinion qu'on ne peut même pas tâcher de réfuter, malgré le fait que leur conception de *de* est ici *d'une importance capitale* pour le sujet qu'on traite ? C'est commode !

Mais je m'arrête. Il est trop évident que M. Eringa et moi ne parlons pas la même langue. Le moyen de discuter alors sérieusement ! Quant à son *insinuation* que j'aurais été « irrité » et « indigné » uniquement parce que je rencontrais dans son « livre » des opinions contraires aux miennes; je défie M. Eringa de trouver

BDD-A17947 © 1929 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:09:12 UTC)

dans l'ensemble de mes publications la moindre preuve d'une mentalité aussi stupide ! Non, la cause de mon « indignation » a été tout autre ! J'ai dit dans un article que vient de publier la *Revue de Linguistique romane* : « En lisant des études de syntaxe romane, on se demande plus d'une fois si les auteurs se sont suffisamment rendu compte de la nécessité d'études préparatoires solides et étendues, dans une matière bien plus difficile qu'ils n'ont l'air de le soupçonner ». C'est par cette citation que je voudrais terminer cette réplique, en remerciant la Direction de la *Revue de Linguistique romane* de m'avoir donné l'occasion de répondre ici même aux « arguments » de M. Eringa.

Leiden. C. DE BOER.

BDD-A17947 © 1929 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:09:12 UTC)